CRITIQUE, opéra. TORONTO, Four Seasons Center for the Performing Arts, les 2 et 7 octobre 2026. VERDI : La Traviata. Kathryn Lewek / Andriana Chuchman, Long Long / Luke Norwell, R. Braun / Reginald Smith Jr… Arin Arbus / Paolo Carignani

Pour l'ouverture de sa saison 26/27, la *Canadian Opera Company* (à Toronto) n'a pas voulu prendre de risques et a misé sur *La traviata*, l'opéra populaire et fédérateur de Giuseppe Verdi, avec une excellente distribution vocale et la production à succès garanti de la metteuse en scène américaine Arin Arbus.

Sur le plan vocal, les distributions principale et alternative ont affiché un niveau exceptionnel. Pour ses débuts dans la maison canadienne, la soprano américaine **Kathryn Lewek** a remporté un triomphe éclatant et amplement mérité. Dotée d'une voix de soprano lyrique-colorature lumineuse et veloutée, agile et à l'aigu facile, elle a livré une interprétation de référence de Violetta Valéry. Elle s'est particulièrement distinguée dans sa première aria, « È *strano !… Ah, fors'è lui*

», puis dans la cabalette « *Sempre libera* », où elle a ébloui par son agilité et sa maîtrise du chant orné, couronnant sa prestation d'un contre-*ut*. En alternance dans le rôle, la soprano canadienne **Andriana Chuchman** a également livré une belle prestation. Dotée d'une voix au caractère plus lyrique, elle a surmonté avec *brio* les difficultés de la colorature du premier acte, faisant preuve d'une grande sûreté technique. Une fois ces exigences dépassées, son incarnation a gagné en profondeur à partir du deuxième acte, qui lui a offert un terrain plus propice à l'épanouissement d'un chant au lyrisme généreux, homogène, soutenu par un registre médian solide et une ligne vocale irréprochable. La netteté de son phrasé et son expressivité, enrichie d'accents dramatiques, lui ont permis de s'imposer progressivement, jusqu'à composer un dernier acte bouleversant, avec un « *Addio, del passato…* » empreint d'émotion et de vulnérabilité.



Du côté des ténors, le Chinois **Long Long** a campé un Alfredo Germont de belle envergure, grâce à une voix lyrique de grande qualité, moelleuse, d'une belle étendue et particulièrement à l'aise dans l'aigu. Son interprétation s'est toutefois révélée moins convaincante : malgré les nuances et les accents de son chant, il s'est montré avare d'expressivité, conférant au personnage une certaine froideur et une distance émotionnelle. Tout autre fut l'Alfredo du ténor américain **Luke Norvell**, en pleine ascension, qui s'est révélé une véritable révélation pour ses débuts dans la maison. Son incarnation du jeune amoureux, débordant de fougue et d'enthousiasme, s'appuyait sur une voix de ténor fraîche et chaleureuse, au timbre séduisant, à l'étendue généreuse et d'une grande homogénéité, particulièrement riche et brillante dans l'aigu. Il s'est distingué dans l'air « *De' miei bollenti spiriti* », remarquable par l'élégance de sa ligne vocale, ainsi que dans la cabalette « *O mio rimorso !* », à laquelle il a insufflé un élan juvénile irrésistible. Un nom à suivre de près.

Le Giorgio Germont du baryton canadien **Russell Braun** a constitué un véritable délice pour l'oreille. Malgré le passage des années, il conserve la beauté vocale d'antan ainsi qu'un remarquable pouvoir de communication. Sa voix homogène, désormais plus sombre et marquée par un léger *vibrato*, s'est révélée idéale pour conférer maturité et autorité au père d'Alfredo. Interprète intelligent et sensible, Braun s'est également distingué par la noblesse de son phrasé, la richesse de ses nuances et la justesse d'accents toujours adaptés aux différents états d'âme du personnage. Son interprétation de « *Di Provenza il mar, il suol…* » a été un modèle d'élégance et de musicalité, comptant parmi les plus beaux moments de la représentation. Les rôles secondaires ont été confiés à des chanteurs locaux de bon niveau, notamment **Emma Pennell**, dont l'Annina a révélé de remarquables qualités vocales, et **Ariana Maubach**, qui a prêté à Flora Bervoix un timbre d'une grande beauté. Peter Barrett a incarné un baron Douphol à la voix ferme et bien projetée, tandis qu'**Owen McCausland** a composé un

Gastone particulièrement efficace.

À la tête de l'**Orchestre de la *Canadian Opera Company***, le chef italien **Paolo Carignani** a proposé une lecture maîtrisée, riche en contrastes et parfaitement coordonnée, tout en restant fidèle au style verdien. Les préludes, ciselés dans leurs moindres détails et interprétés avec beaucoup de finesse, ont compté parmi les plus beaux moments de sa direction musicale.



La production scénique visuellement séduisante d'**Arin Arbus**, metteuse en scène américaine reconnue pour ses mises en scène de Shakespeare et son travail dans le théâtre contemporain, est de celles auxquelles on adhère ou que l'on rejette. Créée par la *Canadian Opera Company* de Toronto en octobre 2015, en coproduction avec le *Lyric Opera* of Chicago et le *Houston*

Grand Opera, elle a connu un succès notable sur plusieurs scènes nord-américaines. Malgré certaines libertés, il s'agit d'une proposition scénique très traditionnelle, qui permet au public le plus conservateur de profiter de l'œuvre sans trop de surprises. Arbus situe l'action dans le Paris du milieu du XIXe siècle, respectant ainsi le cadre historique de l'opéra, tout en y apportant un regard résolument féministe qui met en lumière l'hypocrisie d'une société prête à accepter Violetta comme objet de plaisir, mais non comme une femme capable de décider de son propre avenir. Parmi les principales réussites de cette production figurent le contraste saisissant entre la splendeur extérieure et la solitude intérieure de la protagoniste, l'attention portée aux détails et le soin apporté à la restitution de l'évolution psychologique de Violetta. Arbus ne cherche pas à imposer à l'œuvre une lecture étrangère à son essence, mais laisse sa dimension tragique émerger de la partition elle-même et du livret de Francesco Maria Piave.

Les décors de **Riccardo Hernández** et les costumes de **Cait O'Connor** ont transformé la fête chez Flora, au deuxième acte, en une sorte de conte de fées multicolore. Les invités déambulaient autour d'une table couverte de friandises, qui évoquait aussi bien les créations de la célèbre *Magnolia Bakery* new-yorkaise que la maison de la sorcière de *Hänsel et Gretel*. Ils arboraient des perruques extravagantes, dans le style de Marie-Antoinette, ornées d'immenses fleurs et d'accessoires capillaires tout aussi exubérants. La première scène du deuxième acte contrastait par son extrême minimalisme, avant de céder la place, lors de la fête chez Flora, à une véritable bacchanale chromatique. L'esthétique du *Second Empire* s'y mêlait à des touches modernes de décadence assumée, au milieu de squelettes de taureaux, de matadors et de gitanes à l'allure androgyne. Au dernier acte, la scène se dépouillait de nouveau de presque tous ses éléments, laissant la protagoniste seule face à ses derniers instants. Le résultat tenait du *pastiche* : des univers esthétiques

séduisants pris séparément et cohérents en eux-mêmes, mais dont la coexistence ne convainquait pas toujours. La succession de propositions visuelles aussi différentes, loin d'enrichir la lecture dramatique, finissait par disperser l'attention et par affaiblir la portée tragique de l'œuvre. Deux aspects méritent toutefois d'être soulignés : la minutie avec laquelle Arbus dirige les solistes et les masses chorales, témoignant de sa profonde connaissance du théâtre et de son sens aigu de la scène, ainsi que le travail particulièrement soigné de **Marcus Doshi** sur les éclairages, qui contribuait à mettre en valeur l'esthétique visuelle de la production.

À l'issue de la représentation, le public a ovationné l'ensemble des interprètes et salué l'ouverture de la nouvelle saison de la compagnie torontoise, qui célèbre cette année le vingtième anniversaire de l'inauguration de son théâtre : le *Four Seasons Centre for the Performing Arts !*

CRITIQUE, opéra. TORONTO, Four Seasons Center for the Performing Arts, les 2 et 7 octobre 2026. VERDI : La Traviata.
Kathryn Lewek / Andriana Chuchman, Long Long / Luke Norwell, R. Braun / Reginald Smith Jr… Arin Arbus / Paolo Carignani.
Crédit photo (c) droits réservés

CRITIQUE, festival. 103e Festival des Arènes de Vérone, le 6 août 2026. VERDI : La Traviata. R. Feola, G. Salas, L. Salsi… Paul CURRAN / Michele SPOTTI

Unique nouvelle production scénique du (103e) Festival des Arènes de Vérone, la reprise de la populaire et très prisée *Traviata* de Giuseppe Verdi suscitait une grande attente. Chargé de cette nouvelle proposition scénique, le réputé metteur en scène écossais Paul Curran a conçu un spectacle original qui, sans chercher à révolutionner l'œuvre et tout en respectant l'intrigue, a permis d'apprécier l'opéra sans grands bouleversements.

L'action est transposée du Paris du milieu du XIXe siècle aux premières années du XXe siècle, en pleine Belle Époque, ce qui permet à Curran d'intégrer à sa proposition l'univers nocturne de Montmartre et, surtout, celui du célèbre cabaret parisien : le Moulin Rouge. Celui-ci devient le cœur de la mise en scène, faisant de Violetta la vedette du Moulin Rouge. Dans une approche résolument cinématographique, la production établit en outre un lien direct avec le film homonyme de Baz Luhrmann, sorti en 2001, dont l'univers visuel constitue l'une des principales références de cette mise en scène.

Les décors réalistes de **Juan Guillermo Nova** reconstituaient avec une grande fidélité l'atmosphère du célèbre établissement parisien, avec une immense scène au centre et, de part et d'autre, deux de ses symboles historiques : un gigantesque moulin rouge et le décoratif et exotique éléphant d'inspiration orientale, qui comptait parmi les principales attractions de l'établissement à ses débuts. Dans les scènes les plus intimes, la scénographie s'adaptait efficacement pour représenter les espaces privés où se déroulait l'histoire d'amour entre Violetta et Alfredo, rompant ainsi avec l'atmosphère festive, luxueuse et débridée des grandes scènes d'ensemble. Il en allait de même pour les magnifiques costumes de Stefano Ciammitti qui, soignés jusque dans les moindres détails, accentuaient le contraste entre l'univers nocturne de la Belle Époque parisienne et l'intimité de Violetta, accompagnant avec subtilité la transformation de la protagoniste, de l'éblouissante courtisane du Moulin Rouge à la femme vulnérable et sacrifiée du dernier acte. Dans le même esprit, les lumières de **Fabio Barettin** se révélaient particulièrement réussies, contribuant de manière décisive à définir les différentes atmosphères et à renforcer les contrastes entre l'univers animé du spectacle et l'intimité progressive du drame. Excellent travail également de **Kyle Lang**, dont les chorégraphies, intelligemment intégrées au développement de l'action, apportaient du dynamisme aux scènes d'ensemble et constituaient un élément essentiel de la richesse visuelle du spectacle.



Enfin, il convient de souligner l’excellente direction d’acteurs des solistes vocaux et le soin apporté à la construction de leurs relations scéniques, ainsi que l’intégration particulièrement réussie des chœurs, des danseurs et des figurants, tous parfaitement fondus dans le déroulement de l’action. **Paul Curran** se distingue également par l’attention portée aux petits détails, dont beaucoup, directement inspirés des indications du livret de Piave, prennent ici la forme d’actions scéniques simples, concrètes et d’une grande efficacité théâtrale. Ainsi, lorsque Violetta, alitée et mourante, entend au loin le tumulte du carnaval, celui-ci ne reste pas un simple bruit de fond : on aperçoit réellement le cortège évoluer dans les gradins des Arènes, au-dessus de la protagoniste. Une trouvaille scénique aussi simple qu’efficace, qui témoigne de l’intelligence avec laquelle Curran donne corps aux indications du livret. Chapeau !

Sur le plan vocal, la soprano italienne **Rosa Feola** remporta un véritable triomphe, incarnant une Violetta de grande valeur, portée par une voix au timbre velouté et homogène, dotée d'une bonne projection et, surtout, d'un chant d'une grande expressivité, souple et richement coloré, capable de se charger de dramatisme selon les exigences du personnage. Son solide bagage technique lui permit d'affronter avec aplomb les difficultés du rôle, même si ce furent les moments de plus grande intensité lyrique qui lui offrirent le terrain le plus favorable pour donner le meilleur de ses moyens. Au premier acte, Feola surmonta avec *brio* les difficultés de « *È strano… Sempre libera* », négociant les vocalises avec agilité et les incursions dans l'aigu avec une belle sûreté. Dans « *È strano* », la soprano imprima à son chant une expressivité contenue, laissant entrevoir la transformation intérieure de Violetta face à l'éveil amoureux inattendu. Dans la cabalette « *Sempre libera* », en revanche, elle fit preuve d'une remarquable maîtrise technique, qui lui permit d'aborder avec aisance les vocalises et les aigus, sans réduire le célèbre morceau à un simple exercice de virtuosité. Ce fut toutefois à partir du deuxième acte que son interprétation atteignit sa plus grande profondeur. Son chant y acquit une dimension plus lyrique et, à mesure que l'opéra avançait, une intensité plus dramatique. Particulièrement émouvantes furent « *Amami, Alfredo* » et « *Addio, del passato* », portées par un chant d'une intense émotion, sans jamais tomber dans l'emphase.

Remplaçant **Enea Scala**, initialement prévu, le jeune et prometteur ténor mexicain **Galeano Salas** constitua une très agréable surprise dans le rôle d'Alfredo Germont. Doté d'une séduisante voix de ténor lyrique, richement timbrée, homogène sur toute l'étendue du registre et d'une remarquable musicalité, il sut tirer le meilleur parti du rôle, alliant l'impétuosité juvénile du personnage à une ligne de chant expressive. Il brilla particulièrement dans son aria « *Lunge da lei…* », grâce à la noblesse de son phrasé, et surtout dans sa cabalette « *O mio rimorso! O infamia!* », où l'assurance et

l’éclat de ses aigus lui valurent une chaleureuse ovation du public. En parfaite harmonie avec la soprano, il manifesta également une émouvante implication dans les duos « Un dì, felice, eterea » et « *Parigi, o cara* », dans lesquels il sembla tout donner, rendant pleinement perceptible la sincérité des sentiments de son personnage.



Dans le rôle de son père, le sévère Giorgio Germont, le baryton italien **Luca Salsi**, dans un rôle qu’il connaît manifestement bien et dont il sait tirer le meilleur parti, déploya une voix au timbre noble, sombre et généreux, d’une grande qualité, soutenue par une musicalité irréprochable. Sa caractérisation évita toute rigidité excessive, laissant progressivement affleurer la dimension humaine d’un personnage d’abord sévère et inflexible. Son aria « *Di Provenza il mar, il sol* », interprétée avec une vaste palette de nuances

expressives et une profonde humanité, constitua l'un des meilleurs moments de la soirée.

Dans le rôle d'Annina, la soprano italienne **Francesca Maionchi** apporta un relief inhabituel à la brève partie de la servante de Violetta. Le reste de la distribution secondaire se montra également d'un très bon niveau, avec notamment le Gastone du toujours efficace ténor italien **Carlo Bosi**, le Barone Douphol du sonore baryton italien **Nicolò Ceriani** et la Flora Bervoix pleine d'aisance de la mezzo-soprano **Anna Werle**. Le chœur de la maison, placé sous la direction de l'Italien **Roberto Gabbiani,** se montra à la hauteur des exigences de la partition, faisant preuve de discipline, d'une belle homogénéité, d'un bon équilibre entre les différents pupitres et d'une remarquable précision dans ses interventions.

Sur le plan musical, le chef d'orchestre Italien **Michele Spotti** tira le meilleur parti de l'**Orchestre du Festival des Arènes de Vérone**, proposant une lecture au rythme soutenu, aux *tempi* justes, au style verdien maîtrisé et à la concertation soignée. Les préludes des actes I et III furent particulièrement réussis, abordés avec délicatesse, lyrisme et un raffinement qui fut très apprécié du public.

Sans constituer une relecture révolutionnaire de l'œuvre, la prioduction de Curran réussit peut-être quelque chose de plus important encore : faire en sorte qu'un opéra aussi souvent donné sur cette scène que *La Traviata* retrouve sa proximité, son pouvoir de séduction et sa capacité à enthousiasmer le public des Arènes.

CRITIQUE, festival. VERONE, Arènes, le 6 août 2026. VERDI : La

Traviata. R. Feola, G. Salas, L. Salsi… Paul CURRAN / Michele SPOTTI. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 4 juillet 2026. VERDI : La Traviata. C. Pavone, J. Behr, L. Tézier… Vanessa d'Ayral de Sévignac (mise en espace), Paolo Arrivabeni (direction musicale)

Ce fut une de ces soirées dont le Théâtre antique et les *Chorégies* d'Orange a le secret, une nuit d'été où le destin s'en est mêlé, où les aléas ont tenté de s'inviter, mais où la musique a fini par triompher ! Devant un théâtre plein à craquer, avec plus de six mille âmes (mélomanes), cette unique représentation de *La Traviata* de Giuseppe Verdi, donnée le 4 juillet (dans une version mise en espace…), restera comme une leçon de résilience

et de pur génie artistique.

Dès l'annonce de la programmation, cette *Traviata* était promise à un destin hors norme, bien que pour des raisons initialement peu réjouissantes. Le changement de paradigme, avec le passage d'une mise en scène complète à une mise en espace (mais d'une superbe simplicité, signée **Vanessa d'Ayral de Sérignac**, avec l'appui des magnifiques éclairages de **Vincent Cussey**) avait déjà fait couler beaucoup d'encre, causant la démission du directeur artistique des Chorégies, **Jean-Louis Grinda**, puis le retrait de la grande **Nadine Sierra** dans le rôle-titre. Par bonheur, cette dernière, pour la plus grande joie des habitués d'Orange, leur a tout de même offert (à la place…) un récital anthologique – que nous avons eu l'occasion de chroniquer dans ces mêmes colonnes. Mais la malchance, semblait-il, n'avait pas dit son dernier mot : la préparation des répétitions, malmenées par le vent, la chaleur et la poussière, a eu raison de la santé de la formidable **Jessica Pratt**, qui s'est vue contrainte de se retirer après deux jours de répétitions… et deux jours avant la date de la représentation. Las, la cascade des défections ne s'est pas arrêtée là, et les mêmes causes on entraîné, le jour J cette fois (!), les mêmes effets, causant l'annulation de la participation du ténor *star* **Javier Camarena**, pourtant attendu en Alfredo (et remplacé au pied levé par le jeune ténor français **Julien Behr**) – mais également de l'excellente la basse **Nicolas Cavallier,** en Docteur Grenvil, finalement remplacé par **Thomas Dear**.



C’est alors que la soirée a pris un tour héroïque. La belle soprano italienne **Claudia Pavone**, aguerrie sur les scènes les plus exigeantes (nous l’avions entendue dans le même rôle au San Carlo de Naples, en 2022), a relevé le défi avec un brio confondant. Dès son premier air « *È strano !… Ah, fors’è lui*« , ce fut une évidence : Claudia Pavone n’était pas une simple remplaçante, mais une Violetta de chair et de sang, habitée par une compréhension intime du personnage. Sa voix, d’une richesse de timbre exceptionnelle, a su parcourir toute la gamme des émotions du rôle. Dans le premier acte, sa Violetta était une courtisane étincelante, à la virtuosité éblouissante : les vocalises du « *Sempre libera* » jaillissaient avec une légèreté et une précision diaboliques, soutenues par un aigu qui semblait défier l’imposant mur antique pour se perdre dans la nuit étoilée. Mais derrière cette pétulance apparente, on percevait déjà, dans l’inflexion d’une phrase ou le voile d’un regard, la fragilité de la femme consumée par la maladie. Le deuxième acte a révélé toute la profondeur dramatique de son interprétation. Le duo avec Germont fut un moment de théâtre total, où sa voix, tout en

retenue et en pudeur, laissa percer une douleur immense. Le « *Dite alla giovine* » fut un cri du cœur d'une vérité bouleversante, chaque note portée par une respiration qui semblait suspendre le temps. Sa Violetta n'était pas une victime résignée, mais une femme qui choisit son sacrifice par amour, et **Claudia Pavone** a su rendre ce choix déchirant avec une noblesse confondante. Mais c'est au troisième acte, bien sûr, qu'elle a atteint des sommets de tragédie. Allongée sur trois chaises mises côte à côte, épuisée, elle a chanté le « *Addio del passato* » avec une simplicité désarmante et une intensité rare. Plus de fioritures, plus de brillance : juste une voix éteinte, vibrante de larmes retenues, qui semblait se briser sur chaque syllabe, faisant de Claudia Pavone non seulement une superbe chanteuse, mais également une grande tragédienne !

Si Claudia Pavone fut le cœur de la soirée, **Ludovic Tézier** en fut le roc. Le baryton français, véritable monstre sacré du répertoire verdien, nous a offert une leçon de chant magistrale. Son Giorgio Germont était tout en autorité et en noblesse, mais jamais figé dans la simple figure du père moralisateur. Dès son entrée au deuxième acte, par la seule puissance de son timbre sombre et velouté, il a imposé une présence magnétique. Son « *Pura siccome un angelo* » fut un modèle de *legato et* de ligne de chant, où la voix, ample et généreuse, embrassait l'immensité du théâtre antique sans jamais forcer, avec une noblesse d'intention qui forçait l'admiration. Mais c'est dans le « *Di Provenza il mar, il suol* » qu'il a véritablement ému : ce chant de nostalgie et de patrie, si souvent réduit à une simple belle mélodie, est devenu entre ses mains un cri de détresse paternelle d'une humanité bouleversante. La manière dont il a nuancé le dernier vers, passant d'un éclat vibrant à un *pianissimo* déchirant, restera comme l'un des moments de grâce de cette soirée. Tézier est, et restera sans doute longtemps, le roi incontesté des barytons verdiens de notre temps, et Orange a pu le vérifier une fois de plus.

Mais il serait injuste de ne pas saluer le courage et le professionnalisme de **Julien Behr**. Arrivé en catastrophe le jour même pour remplacer Javier Camarena, il a sauvé la soirée avec un bel engagement. Son Alfredo était jeune, ardent, et sa voix, d'une belle clarté, a su restituer avec sincérité la passion et la jalousie du personnage. Il faut cependant être honnête : face à la démesure vocale de ses deux prestigieux partenaires et à l'immensité du lieu, la nature plus légère de son instrument l'a parfois placé en retrait. Son « *De' miei bollenti spiriti* » manquaient un peu de la chair et du volume nécessaires pour véritablement embraser les gradins de pierre. Mais son duo du deuxième acte avec Pavone, où il incarnait un jeune homme blessé et furieux, fut d'une justesse dramatique remarquable. Son « *O mio rimorso !* » manqua peut-être d'éclat dans l'aigu, mais il eut le mérite de l'assumer avec une honnêteté artistique qui force le respect. On ne peut que lui être reconnaissant d'avoir, par son abnégation, permis à la représentation d'avoir lieu.

Autour de ce trio, toute la distribution (entièrement française) a contribué à la réussite de cette soirée mémorable, chacun apportant sa pierre à l'édifice verdien, à commencer par la Flora Bervoix de la fabuleuse mezzo corse **Éléonore Pancrazi**. En amie dévouée et maîtresse de maison pétillante, elle a apporté une présence scénique joyeuse et une voix chaleureuse. Son jeu, particulièrement dans les scènes de fête du deuxième acte, a offert un contraste bienvenu avec la gravité du drame central, et son timbre riche a parfaitement coloré l'ensemble. En Annina, la mezzo nîmoise **Valentine Lemercier** a touché par la sincérité de son jeu. Sa voix, claire et précise, a su faire passer toute la dévotion et l'inquiétude du personnage pour sa maîtresse. La manière dont elle annonçait, au troisième acte, l'arrivée d'Alfredo avec une douceur presque tremblante, était d'une infinie délicatesse. En Gastone, **Christophe Berry** a incarné avec une désinvolture charmante le rôle du vicomte mondain. Sa présence dans les scènes d'ensemble était toujours juste, et il a su

donner à son personnage ce vernis d'élégance superficielle qui fait si bien ressortir, par contraste, la sincérité du drame. Le Baron Douphol de **Matthieu Lécroart** était un rival distant et hautain à souhait, avec la voix sombre et autoritaire. Dans le rôle du Marquis d'Obigny, le jeune baryton-basse **Yoann Dubruque** a offert une prestation solide et distinguée, avec un timbre grave et posé qui convenait parfaitement au personnage. Arrivé lui aussi dans l'urgence pour remplacer Nicolas Cavallier, la basse britannico-française **Thomas Dear** a fait preuve d'un professionnalisme remarquable. Sa voix de basse, grave et posée, a donné au médecin une autorité bienveillante. Enfin, **Vincenzo Di Nocera** – en serviteur de Violetta – a incarné son rôle avec une discrétion et une efficacité parfaites, avec une voix claire, et en apportant une touche de quotidienneté touchante dans les derniers moments de vie de l'héroïne.



Au-delà des solistes, il faut saluer la prestation monumentale

du **Chœur de l’Opéra national de Lyon**, dont la cohésion et la puissance ont littéralement fait vibrer les pierres antiques. Leurs interventions, des chœurs festifs du premier acte aux ensembles plus dramatiques du deuxième, étaient d’une précision et d’une homogénéité rares, portées par une énergie communicative qui a électrisé le public. Enfin, un immense *bravo* à **l’Orchestre Philharmonique de Marseille**, dirigé avec une autorité et une sensibilité rares par le *maestro* italien **Paolo Arrivabeni**. Sa connaissance intime du répertoire verdien (mais aussi de la phalange phocéenne qu’il dirige chaque saison depuis de longues années !….), a permis une lecture d’une fluidité et d’une transparence admirables. L’orchestre a su se faire tour à tour complice des élans passionnés de Violetta, grondant dans les moments de drame, et d’une douceur infinie dans les pages les plus intimes. La direction d’Arrivabeni, toujours au service du chant, a magnifié chaque phrase, chaque silence, chaque respiration des chanteurs.

À l’issue de la soirée, le spectacle fut salué par une ovation debout dans la douceur de la nuit orangeoise – et fut bien la preuve que, malgré tous les obstacles, les vents contraires, les défections en cascade, et les aléas de la vie… l’art peut toujours triompher !…

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D’ORANGE, Théâtre Antique, le 4 juillet 2026. VERDI : La Traviata. C. Pavone, J. Behr, L. Tézier… Vanessa d’Ayral de Sévignac (mise en espace), Paolo Arrivabeni (direction musicale). Crédit photographique (c) Philippe Gromelle

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 23 janvier 2026. VERDI : La Traviata. E. Jaho, G. Sala, A. Isaev… Richard Eyre / Antonello Manacorda

C’est dans une parure somptueuse que *La Traviata* de Giuseppe Verdi s’est donnée à voir sur la scène de la Royal Opera House vendredi soir. Le remarquable travail scénique de Richard Eyre, au classicisme flamboyant, nous fait oublier toutes les incongruités scéniques si communément répandues dans tous les théâtres du monde. La mise en scène d’Eyre n’est sans doute pas la plus novatrice, mais elle est limpide et d’un effet théâtrale inoubliable. On comprend alors aisément pourquoi elle est devenue un classique si apprécié.

D’actes en actes, ce sont des peintures vivantes qui s’animent sous nos yeux. La beauté et la puissance picturales de la proposition de **Richard Eyre** nous saisit toujours d’émerveillement notamment quand le rideau de lève à l’acte III sur le salon rouge écarlate rappelant tant les passions de Violette que la maladie qui la ronge. Le tout est rehaussé par

une direction d'acteurs impeccable, les mouvements et postures des solistes et du chœur épousant à la perfection la musique.

Ermonela Jaho porte sublimement la fêlure secrète et les blessures intimes des âmes abîmées. Et force est de constater que Violetta coule dans ses veines. Dans les passages les plus poignants, la soprano sait faire montre d'un art consommé des *piani* et le *legato* est chez elle prodigieux notamment dans « *Dite alle giovine* » à l'acte II. L'artiste se distingue, non pas par la puissance de sa voix, mais par son sens inné des nuances et de la subtilité, qui fige le public dans un frisson intense. Son duo avec **Giovanni Sala**, « *Un dì, felice, eterea* », est la définition même de l'amour vibrant. La scène finale, derniers instants de l'héroïne dans une chambre meublée d'un immense vide, image pathétique d'une déchéance sociale annoncée, est un point culminant du spectacle. Il faut entendre Ermonela Jaho dans « *Addio del passato* » et lire ensuite la lettre, pour comprendre toute l'incandescence de son incarnation. Son étreinte finale avec Alfredo est un moment d'une émotion à fleur de peau. La soprano est toujours au sommet de son art et c'est un immense privilège de l'entendre encore à ce niveau aujourd'hui.



En Alfredo, le vaillant ténor **Giovanni Sala**, est une révélation. Il fait en effet des débuts remarqués sur la scène due la *Royal Opera House*. Certes, au premier acte, la voix manque d'amplitude, mais au deuxième acte, son « *Dei Miei bollenti spiriti* » emporte l'adhésion notamment dans la cabalette chantée avec l'urgence dramatiquement nécessaire. Mais surtout dans la seconde partie de l'acte et dans le troisième que le chanteur convainc pleinement. La voix est belle et repose sur une riche palette de couleurs. Il y a beaucoup d'élégance dans cet Alfredo. Ce qui détonne mais aussi enchante. Dans la caractérisation du personnage, Giovanni Sala livre une juste incarnation d'un jeune homme épris qui ignore tout de ce qui l'attend. Dans le rôle de Germont, **Aleksei Isaev** déploie un baryton suave et puissant. Il est un solide antagoniste de Violetta à l'acte II, et sa confrontation avec Ermonela Jaho est d'une rare intensité dramatique. Les *comprimari* sont tous excellents, avec une mention spéciale pour **Veena Akama-Makia** dans le rôle de

servante Annina, **Ellen Pearson** dans celui de Flora, et **Sam Hird** dans celui du baron Douphol. Tous trois font preuve d'un bel engagement et d'une présence scénique qui confère à leurs personnages de second plan un écrin précieux pour exister et briller.

Tout aussi remarquable est la direction d'**Antonello Manacorda**, dont les *tenuti* et la dynamique indispensables au souffle verdien nous emportent dès les premières mesures. L'**Orchestre de la Royal Opera House** a répondu à sa direction avec une intensité poignante, mêlant désespoir et éclat avec une égale beauté, tandis que le chœur de **William Spaulding**, impressionnant de charisme, remplit pleinement son rôle de protagoniste à part entière dans l'acte I et l'acte III.

A l'issue d'une telle représentation, il n'est guère aisé de s'extirper de cette déflagration d'émotions, et ce d'autant plus quand les douleurs lancinantes d'un personnage sont portées au sublime par une interprète. Il fallait être à Londres pour écouter cette *Traviata* et heureusement « *nous y étions*« …

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 23 janvier 2026. VERDI : La Traviata. E. Jaho, G. Sala, A. Isaev… Richard Eyre / Antonello Manacorda. Crédit photographique (c) Pamela Raith / ROH.

VERSAILLES, Théâtre Montansier. VERDI : La Traviata, mardi 25 nov 2025. Compagnie lyrique 2001. Martin Mázik (direction) / Aquiles Machado (mise en scène)

La Traviata, ouvrage lyrique le plus joué au monde aux côtés de _Carmen_ (créé le 6 mars 1853 au Teatro La Fenice de Venise), est l'un des rares opéras directement inspiré d'une œuvre contemporaine (_La Dame aux Camélias_ d'Alexandre Dumas fils), un mélodrame amoureux, tragique, qui préfigure le courant de l'école réaliste.

La partition met en évidence les différentes facettes de l'œuvre de Verdi : efficacité dramatique de la musique, surprenants effets harmoniques, mélodiques et rythmiques dont le prélude est assurément l'exemple le plus saisissant. Verdi y décrit l'essence même du drame en opposition à une orchestration brillante qui évoque la vie frivole et légère de

l’héroïne, celle d’un Paris enivré, éperdu, des fêtes et des plaisirs où règnent la beauté des courtisanes.
En anticipant la conclusion, apparaissent les deux thèmes majeurs de l’œuvre : celui de l’amour et surtout celui la mort. Violetta est une héroïne de roman, se réfugiant dans son appartement vidé par les créanciers et qui dans la joie des retrouvailles trop tardives avec Alfredo et son père mourra dans les bras de son amant. Le rôle permet à chaque cantatrice qui en a accepté les défis, d’incarner un profil psychologique particulier, spécifique à chacun des 3 actes… une caractérisation subtile qui passe surtout par la maîtrise du chant verdien, fin, juste, aussi puissant que très agile…

VERSAILLES, Théâtre Montansier
VERDI : La Traviata
Mardi 25 novembre 2025, 20h30



INFOS et BILLETTERIE directement sur le site du Théâtre MONTANSIER :
https://www.theatremontansier.com/event/la-traviata/

Réserver directement ici :
https://indiv.themisweb.fr/0436/fEventChoiceIsMade.aspx?idstructure=0436&idevent=852

MESSAGE IMPORTANT – COMPLET – Places de 3ème série à 5€ en vente au guichet 45 min avant la représentation

Durée : 3h dont 2 entractes de 15 minutes
opéra en trois actes Giuseppe Verdi,
livret de Franceso Maria Piave, d’après La Dame aux Camelias d’Alexandre Dumas fils,

direction musicale : Martin Mázik,
mise en scène : Aquiles Machado,
direction artistique : Luis Miguel Lainz,
décors et costumes : Alfredo Troisi,
chef de Choeur : Francesco Costa,
chorégraphie : Matilde Rubio

avec Gabrielle Philiponet ou Yeonjoo Park
(Violetta Valéry dite La Traviata),
David Baños ou Haruo Kawakami,
Gabriele Nani, ou Paolo Ruggiero,
et Emanuele Collufio, Aurelio Calmieri, Federico Parisi,
Leonora Ilieva, Sara Cundare, Aurelio Palmieri, solistes et
orchestre de la **Compagnie Lyrique 2001**,
Chœur du Coro Lirico Siciliano
production Opéra 2001 – photos © DR

TEASER VIDÉO

La Traviata de Verdi au **Théâtre Montansier de VERSAILLES**

CRITIQUE, festival. OPPEDE-LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe… Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction)

La 9ème édition des *« Opéras et Concerts au coucher de soleil »* s'est ouverte hier soir 15 août à Oppède-le-Vieux, l'un des plus beaux villages perchés du Luberon, dans un éclat absolument sublime avec la première représentation de *La Traviata* de Giuseppe Verdi (deux autres représentations à suivre, les 16 et 18 août). Et quel cadre ! Imaginez : la mythique Place Sainte-Croix, devant la porte majestueuse de la vieille ville d'Oppède le Vieux, ce village perché du Luberon qui semble tout droit sorti d'un rêve. La scène naturelle, baignée de la douce lumière du crépuscule puis des étoiles, est à couper le

souffle : encadrée par un magnifique micocoulier à gauche, un grand cyprès élancé à droite, et deux oliviers séculaires le long des remparts. C'est dans ce décor unique, véritable théâtre à ciel ouvert, que l'émotion déchirante de Violetta a pris vie sous une forme inoubliable.



Après le triomphe espiègle du *Barbier de Séville* l'an passé – et les 3 éditions antérieures consacrées à la *Trilogie* Mozart/Da Ponte (en 21/22/23) -, le festival fondé et porté par l'énergie sans faille du grand chef français **Cyril Diederich** plonge cette année dans le romantisme tragique avec le chef d'oeuvre verdien qu'est *La Traviata* ! Et Cyril Diederich, en véritable maître d'œuvre, a signé hier soir (en plus de la direction orchestrale), une mise en scène classique, sensible et d'une efficacité remarquable. Sa vision ? Minimaliste mais puissante. L'essentiel de l'action se concentrait sous le feuillage protecteur du micocoulier, autour d'une grande table élégamment servie pour les festivités du premier acte et de l'ace III chez Flora Bervoix. À gauche, un simple écritoire évoquait l'intimité des correspondances cruciales. Et plus loin, un divan – lieu du dernier soupir de Violetta au quatrième acte – annonçait déjà avec une poignante sobriété le destin fatal. Les superbes costumes d'époque, riches en détails et en couleurs, achevaient de transporter le public au cœur du Paris romantique. Un régal pour les yeux !

Mais un opéra ne vit que par ses voix. Et quelle distribution (internationale) exceptionnelle le célèbre *Maestro* Français a

su réunir pour cette *Traviata* ! Au sommet, la soprano ukrainienne **Inna Kalugina,** en Violetta Valéry, a littéralement *soufflé* l'audience. Sa voix, d'une agilité étourdissante dans les coloratures du premier acte (« *Sempre libera* » lancé avec une grâce et une puissance folle !), s'est transformée en un instrument d'une profondeur et d'une fragilité bouleversantes dans les actes suivants. Son « *Addio del passato* » au dernier acte, murmuré puis éclatant de douleur sous les étoiles, restera gravé dans toutes les mémoires comme un moment de pure magie lyrique. Face à elle, le ténor chinois **Ping Zhang** (Alfredo Germont) a démontré une vaillance et une musicalité exemplaires. Son « *De' miei bollenti spiriti* » a fait vibrer la place d'une passion juvénile, tandis que son désespoir dans le troisième acte était palpable. L'excellent baryton italien **Antonino Giacobbe** (Giorgio Germont) a apporté toute l'autorité et la noblesse requises au père implacable, mais aussi une humanité touchante dans son grand air « *Di Provenza il mar*« , délivré avec un superbe *legato* tout verdien ! Sa voix chaude et puissante a parfaitement rempli l'espace nocturne.

L'ensemble de la distribution mérite des applaudissements nourris : **Claire Cervera Lenert** (Flora) pétillante et solide, **Daria Mykolenko** (Annina) touchante de dévotion, **Grégoire Mour** (Gaston) plein d'entrain, **Zhiyi Zhu** (Baron Douphol) d'une jalousie bien campée, **Aran Matsuda** particulièrement convaincant – avec ses graves profonds – en Marquis et Docteur Grenvil, et enfin **Francisco Valadez** (Giuseppe) très efficace. Un plateau aussi homogène que talentueux !



L’accompagnement musical, sous la direction passionnée de **Cyril Diederich** (dirigeant sans partition !), a été un autre point fort. Le **Paris Symphonic Orchestra** – composé d’une quinzaine de musiciens essentiellement issus des Orchestres Nationaux de France et de l’Opéra de Paris, excusez du peu ! – a trouvé une sonorité riche et nuancée, malgré la réduction (ingénieuse) que **Jean-Philippe Kuzma** a faite de la partition verdienne, en revanche parfaitement adaptée à l’acoustique naturelle de la place (le pianiste et chef de chant **Sylvain Souret** ayant assuré un soutien précieux aux chanteurs en amont de cette première…). La régie des lumières assurée par **Olivier Daulon** a épousé avec subtilité l’évolution de la soirée et de l’œuvre, passant de la gaieté ensoleillée à l’intimité tragique de la nuit.

Au final, cette *Traviata* luberonne fut une fusion magique entre un chef-d’œuvre intemporel, des interprètes de haut vol, une mise en scène élégante et sensible, et un cadre naturel d’une beauté à couper le souffle. Cyril Diederich et toute son équipe ont offert au public un moment d’émotion pure, de grâce musicale et de théâtre en plein air dans ce qu’il se fait de plus enchanteur. Le festival a ainsi été lancé sur les chapeaux de roue avec une intensité rare.

Alors, n’attendez plus ! Deux représentations seulement suivent : ce soir, vendredi 16 août, et dimanche 18 août (avant un concert lyrique pour 3 sopranos le 20, en guise de concert de clôture). Dans un cadre aussi exceptionnel et pour une production d’une telle qualité artistique, les places seront très prisées. Courez réserver pour vivre cette féerie lyrique sous le ciel étoilé du Luberon !



CRITIQUE, festival. OPPEDE-LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe… Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Pour toutes les informations pratiques et la réservation : https://www.lesconcertsaucoucherdesoleil.com

9ème Festival « Opéra et Concerts au Coucher du soleil » (Oppède-le-Vieux) : du 15 au 20 août 2025. La Traviata (15, 16 et 18 août) / Les 3 Sopranos (20 août). Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (direction musicale)

Du 15 au 20 août 2025, le village médiéval d'Oppède-le-Vieux, classé « Patrimoine Remarquable » au cœur du Luberon, devient l'écrin magique du festival lyrique « *Opéras et Concerts au Coucher de Soleil* ». Fondé et dirigé par le célèbre chef d'orchestre Cyril Diederich, cet événement incontournable en Provence-Alpes-Côte d'Azur mêle opéra en plein air, transmission artistique et émotions suspendues au crépuscule.

Les 15, 16 et 18 août à 21h, la Place de la Croix se transforme en scène à ciel ouvert pour accueillir ***La Traviata***, chef-d'œuvre de **Giuseppe Verdi** inspiré de *La Dame aux Camélias*

d’Alexandre Dumas fils. Une œuvre audacieuse qui, en 1853, osa faire d’une courtisane son héroïne, défiant les conventions bourgeoises. La distribution réunie en Provence par *maestro* Diederich fait la part belle à des Jeunes Talents. **Inna Kalugina**, soprano ukrainienne acclamée, incarnera Violetta Valéry, un rôle où « *ses qualités vocales et son jeu dramatique en font une Traviata idéale*« . Autour d’elle, une nouvelle génération de chanteurs internationaux : le ténor **Ping Zhang** (Alfredo), le baryton **Antonino Giacobbe** (Giorgio Germont), et des talents émergents du Mexique, de Corée du Sud, de Japon et bien sûr de France !

Le **Paris Symphonic Orchestra** – composé des meilleurs musiciens de l’Opéra de Paris et du Philharmonique de Radio France – sera dirigé par **Cyril Diederich**. Et une scénographie minimaliste – signée par les solistes et Cyril Diederich *himself*, où la lumière crépusculaire et les éclairages d’**Olivier Daulon** sublimeront le drame -, accompagnera visuellement le spectacl… mais nul doute que le décor naturel du village, avec ses pierres ancestrales, sera ici un personnage à part entière !…

Le 20 août à 19h30, la Collégiale Notre-Dame Dalidon (XII^{e} siècle) accueillera quant à elle un **concert lyrique** dédié aux étoiles montantes du chant que sont **Juliette Amirault, Léïla Brédent et Daria Mykolenk**. Elles y interprèteront un programme oscillant entre *Mozart sacré* dans la nef et *trésors lyriques* sur le parvis, face aux paysages du Luberon et du Ventoux.

Infos Pratiques & Réservations :
www.lesconcertsaucoucherdesoleil.com



GRAND THÉÂTRE DE GENEVE. VERDI : La Traviata (nouvelle production). Les 14, 15, 18, 20, 22, 24, 26 et 27 juin 2025. Ruzan Mantashyan / Jeanine De Bique, Enea Scala / Julien Behr, Karin Henkel

(mise en scène)

Dernier spectacle de sa saison 2024 – 2025 intitulée « *Sacrifices* », La Traviata de Verdi est l'ultime spectacle lyrique à l'affiche du GTG Grand Théâtre de Genève. Soit l'une des figures les plus emblématiques du sacrifice féminin à l'opéra : Violetta Valéry… ou avatar lyrique de *Marguerite Gautier* frêle et inoubliable héroïne de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils. Le GTG Grand Théâtre de Genève affiche ainsi sa nouvelle production événement.

Courtisane condamnée, âme pure et généreuse, Violetta rencontre l'amour le plus sincère et le plus irradiant à Paris, mais goûtant déjà un bonheur parfait, elle en fait l'offrande sur l'autel de la morale bourgeoise afin de protéger la réputation et l'avenir de la famille de son amant (Alfredo, ou Germont fils) ; Germont père se présente au domicile des amants qui font planer déshonneur et ruine pour le clan familial. Dans une confrontation fameuse, cœur de l'acte II, Violetta doit renoncer au bonheur pour préserver celui de la famille d'Alfredo. De surcroît, malade, abandonnée de tous, elle meurt à l'acte III, sous les combles parisiens. – Et gagne au passage la palme de la plus longue scène d'agonie du répertoire…

Par ce sacrifice attendu, consenti, et cette expiration

fatale, Violetta atteint une gloire romantique qu'aucun des hommes qui gravitent autour d'elle sur la scène, ne partagera jamais. La metteuse en scène allemande **Karin Henkel**, remarquée dans *Le Joueur* de Prokofiev à l'Opera Ballet Vlaanderen (2018), questionne à Genève, les enjeux et le sens du sacrifice exigé ; et au delà, la place singulière de la femme, icône désirée, célébrée, convoitée, mais unanimement détruite et sacrifiée, en confrontant Violetta à des alter ego de différentes époques… Le GTG Grand Théâtre de Genève annonce une vision « fraîche » de ce drame pourtant archi-connu (mais qui continue d'être programmé partout et régulièrement dans le monde).

Le chef italien spécialiste de Verdi **Paolo Carignani** dirige **l'Orchestre de la Suisse Romande** et un double cast prometteur. Après le sacrifice de Rachel dans *La Juive* en 21-22, **Ruzan Mantashyan** incarnera Violetta, en alternance avec **Jeanine De Bique** (Poppée sur la scène du GTG en 2021). Soit deux prises de rôle très attendues. Face à elles en Alfredo, alterneront l'italien **Enea Scala** et le français **Julien Behr…** Nouvelle production événement.

GRAND THÉÂTRE DE GENEVE
La Traviata de Giuseppe Verdi –
8 représentations
Nouvelle production



14, 18*, 26 et 27 juin 2025 – 20h
15 et 22 juin 2025 – 15h
20 juin 2025 – 19h
24 juin 2025 – 19h30
***Représentation « Glam Night »**

RÉSERVEZ vos places directement sur le site du GTG Grand Théâtre de Genève :
https://www.gtg.ch/saison-24-25/la-traviata/

Livret de Francesco Maria Piave d'après la pièce d'Alexandre Dumas fils La Dame aux Camélias
Créé le 6 mars 1853 au Théâtre La Fenice à Venise
Dernière fois au Grand Théâtre de Genève en 2012-2013

Chanté en italien avec surtitres en français et anglais
Durée : approx. 2h35 avec un entracte inclus*

distribution

Direction musicale : **Paolo Carignani**

Mise en scène : **Karin Henkel**
Collaboratrice artistique à la mise en scène : Victoria Stevens
Scénographie : Aleksandar Denić
Costumes : Teresa Vergho
Dramaturgie : Malte Ubenauf
Direction des chœurs Mark Biggins

Violetta : **Valéry Ruzan Mantashyan** (14.6, 18,6, 22.6, 26.6) / **Jeanine De Bique** (15.6, 20.6, 24.6, 27.6)
Violetta Valéry (double chantant) : Martina Russomanno
Violetta Valéry (double dansant) : Sabine Molenaar
Alfredo Germont : **Enea Scala** (14.6, 18,6, 22.6, 26.6) / **Julien Behr** (15.6, 20.6, 24.6, 27.6)
Giorgio Germont : **Luca Micheletti** (14.6, 18,6, 22.6, 26.6) / **Tassis Christoyannis** (15.6, 20.6, 24.6, 27.6)
Gaston de Létorieres : Emanuel Tomljenović
Flora Bervoix : Yuliia Zasimova
Annina : Élise Bédènes
Le Marquis d’Obigny : Raphaël Hardmeyer
Le Docteur Grenvil : Mark Kurmanbayev
Le baron Douphol : David Ireland

Chœur du Grand Théâtre de Genève
Orchestre de la Suisse Romande

_____

OPÉRA DE RENNES. VERDI : La Traviata. 25, 27, 28 fév, 2 et 4 mars 2025. Silvia Paoli (mise en scène) / Laurent Campellone (direction musicale)

Adaptation opératique de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, *La Traviata* (littéralement « La Dévoyée ») concentre les plus beaux airs de Verdi, voire de tout le répertoire lyrique. Le compositeur brosse un portrait éloquent d'une jeune femme (Violetta Valéry), victime expiatoire de la société moralisatrice et parfaitement hypocrite du Second Empire. Violetta inspire autant la convoitise qu'une haine collective, comme si elle devait expier le désir qu'elle faisait naître…

Plusieurs mélodies et airs sont devenus inoubliables, par leur charme, par leur justesse dramatique : évidemment le Brindisi pour chœur et solistes – entonné par la Courtisane triomphale au premier acte, en présence de tous ses invités (et du jeune

Rodolfo qui lui fait une cour alors insistante voire irrésistible…) ; « *è strano / follie ! Follie delirio vano è questo* », air flamboyant où Violetta exprime le trouble infini que suscite le jeune homme dans son cœur (fin de l'acte I) ; puis le duo entre Germont père et la jeune femme qui doit renoncer ; enfin le déchirant « *Addio del passato* » à l'acte III, où malade et abandonnée à Paris, la dévoyée implore le destin tout en acceptant le sacrifice qui lui est imposé… sans omettre l'air fameux des gitanes au début de l'acte III qui introduit un parfum sensuel et hispanisant à ce moment de la partition…

Déjà présenté à Angers Nantes Opéra, la production captive par son fini visuel, l'enchaînement et la cohérence des tableaux collectifs qui exploite avec justesse et rythme, le fabuleux chœur (d'Angers Nantes Opéra). Ici Violetta est une actrice (qui joue et apparaît sur la scène d'un théâtre dans le théâtre) ; en elle, s'incarne la résistance et la dignité d'une femme trahie et sacrifiée, proie de la lâcheté des hommes. Ceux là d'autant plus méprisable qu'il s'agisse de Germont père que Germont fils : Rodolfo n'hésite pas à humilier publiquement celle qu'il disait aimer (acte II, le second bal à Paris chez Flora)…
LIRE ici **notre critique de La Traviata par Silvia Paoli** (Nantes, le 21 janvier 2025 : https://www.classiquenews.com/critique-opera-nantes-opera-graslin-le-21-janv-2025-verdi-la-traviata-maria-novella-malfatti-dyonisos-sourbis-choeur-dangers-nantes-opera-onpl-laurent-campellone-direct/).

Pour la metteuse en scène **Silvia Paoli**, (après une mémorable Tosca la saison dernière), le destin de Violetta est moins scellé par la maladie que par une société impitoyable et hypocrite qui ne lui laisse d'autre choix que de se sacrifier.

En témoigne d’ailleurs, la droiture inflexible de sa vision de Germont Père, bras armé de la fameuse morale bourgeoise…

Photos : La Traviata de Silvia Paoli © Delphine Perrin (pour Angers Nantes Opéra)

_____

Opéra de RENNES / VERDI : La Traviata
Nouvelle production : 5 représentations événements
Mardi 25 février 2025 à 20h
Jeudi 27 février 2025 à 20h
Vendredi 28 février 2025 à 20h
Dimanche 2 mars 2025 à 16h
Mardi 4 mars 2025 à 20h

RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l’Opéra de RENNES : https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/la-traviata



France, Angers, 2025-01-11. Repetition de La Traviata, Theatre Graslin, Nantes. Production 2025. Photographie de Delphine Perrin / Hans Lucas.

Opéra chanté en italien et surtitré en français
Durée 2h45 entracte compris – spectacle dès 12 ans

distribution

Maria Novella Malfatti, Darija Auguštan (en alternance)
Violetta Valery

Aurore Ugolin : Flora Bervoix

Marie-Bénédicte Souque :
Annina

Giulio Pelligra, Francesco Castoro (en alternance)
Alfredo Germont

Dionysios Sourbis : Giorgio Germont

Carlos Natale Gastone, vicomte de Létorières
Gagik Vardanyan, Baron Douphol
Stavros Mantis, Marquis d’Obigny
Jean-Vincent Blot, Docteur Grenvil

Orchestre national des Pays de la Loire
(direction : Sascha Goetzel)

Chœur d’Angers Nantes Opéra
(direction, Xavier Ribes)

Laurent Campellone, direction musicale
Silvia Paoli, mise en scène

Lisetta Buccelatto, Scénographie
Valeria Donata Bettella, Costumes
Fiammetta Baldisseri, Lumières
Emanuele Rosa, Chorégraphie
Silvia Paoli en collaboration avec Baudouin Woehl, Dramaturgie

TEASER VIDÉO : La Traviata de Silvia Paoli

CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin, le 21 janv 2025. VERDI : La Traviata.

Maria Novella Malfatti, Dyonisos Sourbis… Chœur d’Angers Nantes Opéra, ONPL, Laurent Campellone (direction) / Silvia Paoli (mise en scène)

Le regard de Silvia Paoli sur *La Traviata* est très juste et la production tient ses promesses : on retrouve d’ailleurs une belle cohérence globale, pareille à sa précédente mise en scène : une *Tosca*, tout aussi glaçante et cynique, aux tableaux forts et esthétiquement fouillés (en mai 2024)

A Nantes, le spectacle expose sans autre aménagement, le corps féminin au désir des hommes en frac dès le début : la cohorte masculine très conforme et bien costumée piétine [au sens strict] toute dignité féminine ; elle joue aussi sur le vertige du principe du théâtre dans le théâtre, insistant sur le corps contraint, jamais traité d’égal à égal, corps convoité, corps objet sur lequel le pouvoir phallocrate exerce une pression choquante ; ce qui se réalise au moment de la confrontation entre Germont père et Violetta : confrontation stridente qui est le moment phare de l’ouvrage. A plusieurs reprises le bon père de famille soucieux de l’honneur de son

clan, s’impose à la courtisane avec des attitudes inappropriées [ce qui en dit long sur le degré d’estime qu’il porte alors à la jeune femme]… Violetta ne peut être qu’une sous créature, honteuse et méprisable, une pécheresse perdue, définitivement étiquetée, c’est à dire, dévalorisée.

Ainsi au II [dans la maison de campagne de Violetta] les masques tombent et tout est repris à la dévoyée [chaque objet est inventorié, étiqueté par les huissiers qui ont tout saisi] ; quand elle souligne le sacrifice inepte qui lui est exigé, et qu’elle accepte, soudain le décor petit bourgeois disparaît et la courtisane sacrifiée fait face à un mur miroir qui lui renvoie l’image de sa situation, dans toute sa cruauté barbare, son dénuement impuissant, la dépossession totale dont elle est la victime démunie.

MACHINE PATRIARCALE DESTRUCTRICE… Cette machine sociale, patriarcale, qui la détruit, achève son œuvre à travers le lynchage orchestré par Alfredo lui-même lors de la fête hispanisante chez Flora ; l’amant éconduit humilie publiquement son ancienne amoureuse en lui rappelant ce qu’elle est essentiellement : une prostituée dont on paye les charmes, ni plus ni moins. À coup de billets jetés en pleine figure.
Jusque-là insouciant et indifférent, profiteur, rien que jouisseur, le chœur compatit enfin au sort de celle qui sacrifie tout par amour [final du II].

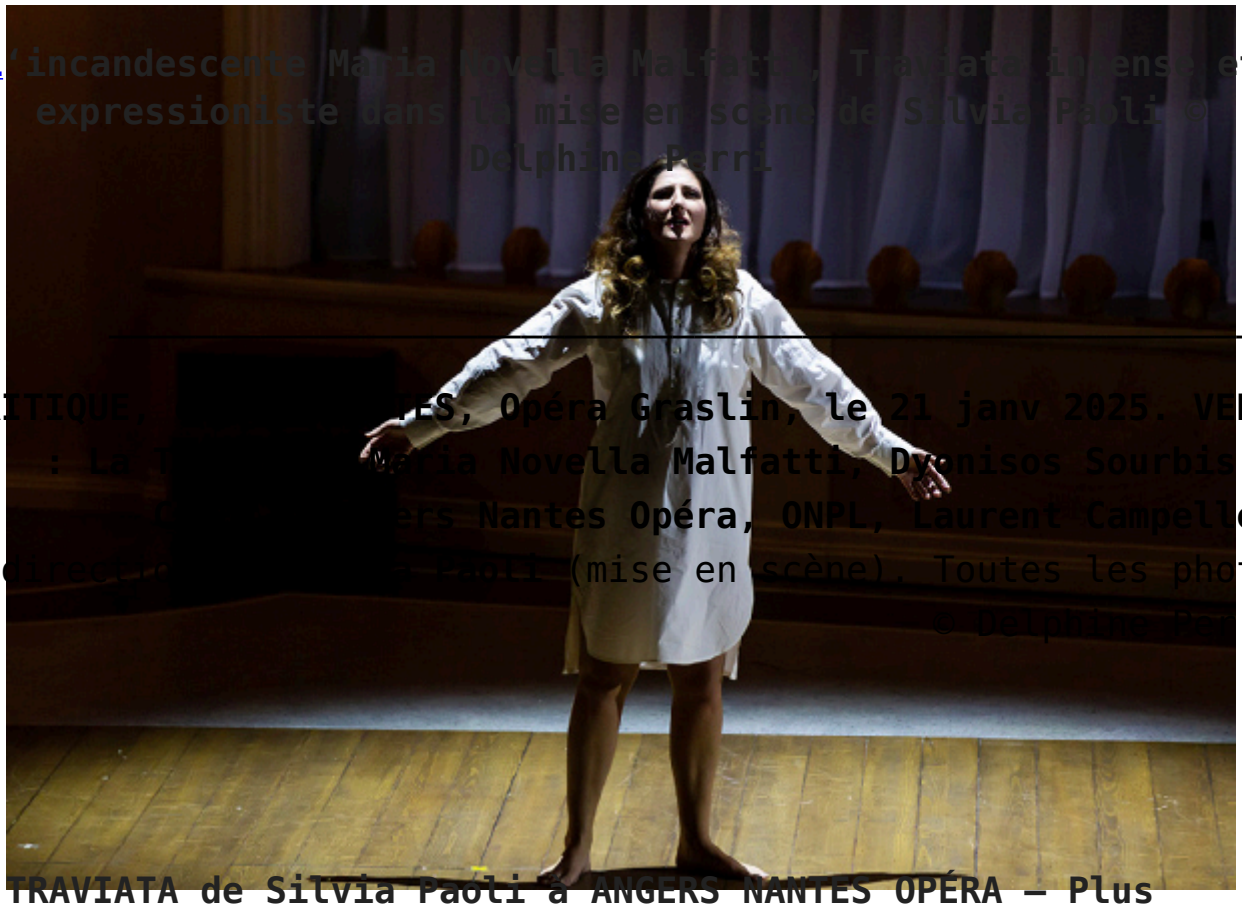
Les décors sont très séduisants composant comme une scène en miroir de la vraie salle, avec des références directes au style fin de siècle [IIIe République]… ce qui induit une mise en abyme critique de ce que nous voyons sur scène. Cette société du plaisir n’hésite pas à vendre son âme et toute valeur au nom d’une morale bourgeoise factice, basculement

assumé qu'illustre dans un dérèglement général l'inversion des codes vestimentaires dans la scène du bal [II] où les femmes ont des moustaches et des hauts de forme ; et les hommes, des tutus blancs ou noirs. Que vaut réellement un monde sans valeurs et parfaitement déshumanisé ?
Ce constat est d'autant plus criant qu'auparavant, dans la scène précédente, Germont père a exigé de Violetta le sacrifice ultime tout en lui faisant miroiter une vague miséricorde divine. Ce qu'elle éprouve ici bas comme une leçon expiatoire, elle en sera récompensée plus tard…

ESTHÉTISME & CYNISME
Tout en étant très esthétique, la réalisation ne perd rien de l'acuité de sa lecture dévoilant un système violent, permissif, puritain… Ici c'est la femme qui paye un lourd tribut et sur les traces du roman originel de Dumas fils [la dame aux camélias], Verdi brosse un portrait décapant de l'héroïne que la mise en scène percutante expose au plus près de cet abandon total qui a scellé son sort.

Au sein d'une distribution inégale, se détache nettement la Violetta constamment ardente, tendue, hypersensible de **Maria Novella Malfatti**, capable d'une présence captivante, au jeu aussi précis que son chant est affûté au scalpel, d'autant plus expressive et percutante que le chef en fosse, pilote **les instrumentistes de l'ONPL** avec une intensité continue, écartant tout abandon et toute ivresse lyrique, comme pour renforcer la machine cynique destinée à broyer l'héroïne. Le Germont père du baryton grec **Dyonisos Sourbis**, beau timbre, belle puissance [mais vibrato systématique] campe cette autorité hypervirile, d'une inflexible droiture, juge inébranlable que l'absence de toute compassion [ce qui contraste avec tant d' autres conceptions du rôle] rend plus inhumain encore, au diapason de toute la réalisation. Le personnage est ici réduit à un sacrificateur parfaitement hypocrite, un machiste glaçant qui impose à la dévoyée, un

marché inique.
D’ailleurs la scène finale où habituellement Violetta meurt dans les bras d’Alfredo, accompagné par son père, expose derechef l’héroïne dans un seule en scène qui souligne exclusivement sa solitude sacrificielle. Ultime exhibition d’une victime sociale à laquelle rien n’a été épargné : maladie [phtisie incurable], honte et humiliation abandon, misère, solitude… et mort.
En évitant toute dilution décorative ; cohérente et même radicale, **la mise en scène de Silvia Paoli convainc de bout en bout**, renforçant l’impact dramatique, la conception réaliste et cynique, du chef d’œuvre verdien de 1853.



L'incandescente Maria Novella Malfatti, Traviata intense et expressioniste dans la mise en scène de Silvia Paoli © Delphine Perrin

---

CRITIQUE, [illegible]ES, Opéra Graslin, le 21 janv 2025. VERDI : La T[illegible]Maria Novella Malfatti, Dyonisos Sourbis, … [illegible]ers Nantes Opéra, ONPL, Laurent Campellone (d[illegible]-Paoli (mise en scène). Toutes les photos © Delphine Perrin

LA TRAVIATA de Silvia Paoli à ANGERS NANTES OPÉRA – Plus d'infos sur le site d'ANGERS NANTES OPÉRA : https://www.angers-nantes-opera.com/la-traviata

Prochains spectacles et productions lyriques à Angers Nantes Opéra :
Le voyage de Wolfgang les 29 janv, 1er fév 2025 :
https://www.angers-nantes-opera.com/le-voyage-de-wolfgang
La falaise des lendemains, création, jazz diskan opéra, du 26 fév au 24 avril 2025 :
https://www.angers-nantes-opera.com/la-falaise-des-lendemains

Prochaines dates de LA TRAVIATA par SILVIA PAOLI : Opéra de Rennes, du 25 fév au 4 mars 2025 :
https://opera-rennes.fr/fr/evenement/la-traviata

ANGERS – GRAND THÉÂTRE :les 16 et 18 mars 2025
Dimanche 16 mars 2025 – 16h (garderie gratuite à partir de 3 ans sur réservation)
Mardi 18 mars 2025 – 20h :
https://www.angers-nantes-opera.com/la-traviata

précédente mise en scène de Silvia Paoli

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 7 mai 2024. **PUCCINI : Tosca**. Myrto Papatanasiu, Andeka Gorrotxategi, Stefano Meo… Clelia Cafiero / Silvia Paoli. :
https://www.classiquenews.com/critique-opera-angers-grand-theatre-le-7-mai-2024-puccini-tosca-clelia-cafiero-silvia-paoli/